

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 17 AOUT 1889

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Revue générale, par G. A. Dumont.—Biographie et portrait du capitaine J.-B. Labelle.—Le Shah de Perse.—Cueillettes et glanures, par Jules Saint-Elme.—Promenade à travers l'Exposition Universelle, par P. Colonnier.—Poésie : Au bord de l'onde, par Lorenz.—Perte du ballon Campbell.—Connaissances utiles.—Choses et autres.—Variétés.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Sans-Mère (suite).

GRAVURES : Portrait du Shah de Perse.—Le pavillon Mexicain à l'Exposition Universelle de Paris.—Le ballon dirigeable de Campbell récemment perdu en mer.—Portait de feu le capitaine J.-B. Labelle, député du comté de Richelieu.—Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	-	-	-	-	\$50
2 <sup>me</sup> "	-	-	-	-	25
3 <sup>me</sup> "	-	-	-	-	15
4 <sup>me</sup> "	-	-	-	-	10
5 <sup>me</sup> "	-	-	-	-	5
6 <sup>me</sup> "	-	-	-	-	4
7 <sup>me</sup> "	-	-	-	-	3
8 <sup>me</sup> "	-	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	-	86
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Dans notre prochain numéro, nous commencerons la publication d'un grand roman, intitulé :

## Les Mystères de Panama

C'est une œuvre toute d'actualité, un drame poignant qui se déroule dans ce pays, vers lequel est tournée en ce moment l'attention de tous les Français, où beaucoup d'entre eux ont de graves intérêts engagés.

Dans le cadre superbe que forme cette nature tropicale s'agit un monde bizarre, pittoresque, d'aventuriers venus de tous les points du globe. Les pires gredins, les forçats en rupture de bans y coudoient l'honnête travailleur. Mille combinaisons louches s'y élaborent. Comme des oiseaux de proie, usurers, banquiers véreux, exploiteur de toutes les mauvaises passions, se sont abattus sur cette foule venue là par la soif de l'or ou par honnête besoin de vivre.

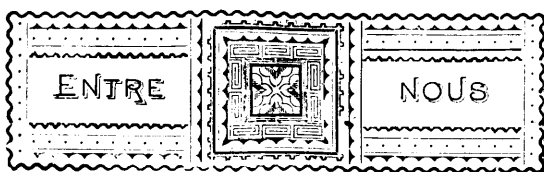
Dans la liberté complète de ce pays non civilisé, vices et vertus prennent leur entier développement. Aussi, la réalité est-elle déjà presque un roman. L'auteur, M. Georges Le Faure, a su tirer un admirable parti de ces éléments empoignant et original. C'est l'œuvre d'un romancier habile et d'un profond moraliste.

L'espérance est un emprunt fait au bonheur.

Consultez le devoir et non la passion dans tout ce que vous ferez.

L'esprit français, c'est la parure de l'élite ; l'âme française, c'est la vertu des petits et des humbles. C'est aussi le génie des plus grands.—JULES CLARETTE.

Celui qui sait mettre son cœur en accord avec les harmonies de la nature, ne connaîtra point l'amertume de la solitude ; le souffle du vent, la lumière et l'ombre animeront sa pensée.



\* \* Les animaux ne connaissent pas leur bonheur et, vraiment, la chose est fâcheuse, car s'ils pouvaient apprécier les précautions que l'on prend pour leur éviter toute fatigue, ils constateraient la suprême sottise de l'homme qui ne pense à donner à ses semblables les soins dont il entoure les bêtes.

Il y a quelques jours, un inspecteur de la Société protectrice des animaux, a traduit devant la cour du Recorder, de Montréal, neuf charretiers, sous accusation d'employer des véhicules non munis de servantes, *vulgo* bâtons de repos.

Vous savez que l'on nomme servante le support qui soutient une voiture dans la position horizontale, quand elle est arrêtée.

Notez que ces neuf charretiers ne sont nullement accusés d'avoir frappé leurs chevaux, ni de les avoir maltraités d'aucune manière, non, mais le seul fait de n'avoir pas de servante est une contravention à la loi, et les protecteurs des bêtes ont jugé dans leur sagesse qu'il était juste de faire cesser un pareil scandale.

C'était et c'est leur droit, puisque la loi est ainsi faite, et je crois sincèrement qu'elle a été promulguée pour le plus grand bien des animaux.

Pendant que cet employé faisait preuve de tant de zèle, devant lui, derrière lui, à ses côtés, de pauvres diables peinaient non comme des bêtes, mais comme des hommes, ce qui est bien plus dur, et pas un d'eux n'était muni de servante, c'est-à-dire qu'aucun de ces travailleurs n'avait le droit de se reposer d'une manière quelconque, dans la position horizontale ou autrement.

Deux hommes, travaillant sous un ciel de plomb, venaient même d'être emportés à l'hôpital frappés d'insolation. Ils souffraient atrocement, mais les neuf chevaux arrêtés devant l'hôtel de ville goûtaient bêtement un repos qu'ils n'avaient nullement gagné.

\* \* Le même jour, on me racontait un fait navrant :

Un travailleur, charretier lui aussi, était employé par un entrepreneur depuis une quinzaine de jours.

L'homme, maigre, hâve, éreinté, sentait encore la fièvre qui l'avait longtemps abattu, et, sorti trop tôt pour gagner le pain de cinq enfants et d'une femme épuisée, semblait toujours sur le point de tomber en travaillant. Il résistait pourtant, et cela faisait mal de voir ses nerfs tendant le cuir de ses bras, et ses jambes flageoller, quand il chargeait de grosses pierres dans sa voiture branlante.

Quand au cheval, c'était bien le cheval d'un malheureux, mais il avait la chance d'être bête, et chaque jour on rognait la part de pain de la maison pour porter plus d'avoine à l'écurie.

Dame ! cet animal n'était-il pas l'associé indispensable du chef de la famille et celui-ci ne devait-il pas partager les bénéfices à parts égales ? Tant pis pour l'homme s'il avait à nourrir six bouches de plus.

Il n'était pas marié, le cheval ; pas si bête ! Une fois par semaine, le dimanche, l'animal mangeait moins et la famille un peu plus. C'était peut-être une injustice commise aux dépens de l'associé quadrupède, mais l'homme l'avait ainsi décidé et il disait qu'il était juste qu'il mangeât à son appétit cinquante-deux fois l'an, le glouton !

Un matin, en regardant son cheval tirer sa charge, il constata avec stupeur que la bête tendait le cou avec effort, baissait beaucoup la tête ; le train de derrière allait déhanché, le jarret semblait vaciller, le sabot mordait mal la terre.... Bateau !!! il était fatigué....

Lui, l'homme, le pauvre, sentait bien aussi ses biceps s'affaiblir ; les muscles avaient disparu, il ne restait plus que des cordes limées par trente ans de travail.

Il arrêta sa voiture ; tout s'arrêta : machine roulante, bête et charretier.

Les trois parties du gagne pain se désagrégeaient ; et une larme coula le long de la joue du malheureux, le cheval tourna son œil triste du côté de son associé, et la charrette elle-même fit entendre un gémissement dans ce concert de misère, muet jusqu'alors.

\* \* —Voyez-vous, *foreman*, dit le malheureux en rentrant au chantier, mon cheval n'en peut plus, ma charrette est pousive, et moi, je n'en vau guère mieux. Il n'y a qu'un moyen de m'en tirer : laissez moi charrier de la terre et donnez ma part de pierres à des camarades plus vigoureux qui ne se plaindront pas de l'échange.

—Si ton cheval n'est pas capable de charrier de la pierre.... eh bien !.... *sacre ton camp*.... Viens ! on va régler ton compte.

On le lui règle, son compte ; il reçut quelques piastres, et charretier, charrette et cheval reprirent le chemin de la maison.

Ce soir là, à l'heure où l'on soupe d'ordinaire dans les maisons habituées à trois repas, le cheval et les enfants seuls mangèrent chez le charretier ; sa femme et lui n'avaient pas d'appétit.... Il y a des moments où l'on n'a pas faim, malgré l'estomac vide....

—Et, comme ça, mon pauvre vieux, dit la femme, on t'a *clairé*, on t'a dit de *sacrer ton camp*....

—.... Oui.... c'est comme ça.... nous sommes trop vieux tous les trois....

—Et qu'est-ce qu'on va devenir ? mon Dieu !

—Je n'en sais rien. On dit qu'en Europe ils s'occupent de fonder des caisses de secours pour les ouvriers qui ne peuvent plus travailler. Moi, devrait bien faire ça, en Canada. Mais moi, ajouta le malheureux en tendant ses bras noirs et durs, je pourrais encore faire une journée, mais faut pas que ce soit trop forçant pour le moment.

—Pourquoi donc que le *foreman* t'a *clairé*, est-ce qu'il ne pouvait pas te mettre à la terre ?

—Oui, il le pouvait, mais il n'a pas voulu....

—Va, console-toi, mon vieux, la Providence est là !

—C'est bon ; en attendant, si tu n'as pas faim, moi je n'ai pas le cœur à manger ; donne notre part aux enfants....

Ce fut bombance pour les mioches, et pendant que les mâchoires des jeunes insoucians faisaient un bruit de meules broyant le grain, on pouvait entendre le père murmurer :

—Et quand je pense qu'on va célébrer la *Fête du Travail* le 2 septembre prochain !

\* \* Ceci n'est pas un conte, mes amis, c'est une de ces tristes pages du livre de la vie réelle, un de ces faits comme il s'en passe tous les jours, mais que nous ignorons le plus souvent ; et puis qu'une de ces pages vient de m'être dite, je crois de mon devoir de vous la réciter à mon tour.

Comme je connais l'homme, je me suis intéressé à lui et j'ai essayé de lui faire avoir de l'ouvrage, en m'adressant à un homme que j'avais vu deux ou trois fois.

—De quelle couleur est-il ? fut sa première question.

—Rouge ; fatigué, mais avec un peu de soin il rendrait encore des services.

—Rouge ! ce n'est pas un ami politique, alors ?

—Je croyais que vous parliez du cheval.

—Non, l'homme ?

—Oh ! je n'en sais rien. La dernière fois que je l'ai vu, il était noir de hâle et de soleil.

—On verra....

Vous verrez que la politique va s'en mêler et que je vais être obligé de passer mon protégé au bleu.

Au fait, il est peut être bleu ; mais si j'ai affaire à un patron rouge ?

\* \* Vous, ouvriers, mes amis, mes confrères, car tous ceux qui travaillent sont ouvriers, quelque soit leur outil, plume, rabot, marteau, composteur, etc., qui allez vous réunir en congrès pour discuter les moyens d'améliorer la condition des besogneux, pensez à cet exemple que je vous signale.

Dites s'il existe un moyen de venir en aide aux invalides du travail, puisque certains hommes ne veulent s'occuper que des animaux.